

jon fosse

Traduit du néo-norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud

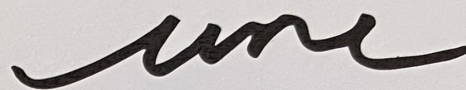
« J'ai toujours su que l'écriture pouvait sauver des vies, peut-être même a-t-elle sauvé la mienne. »

Dans son discours prononcé à Stockholm le 7 décembre 2023, le dramaturge et romancier Jon Fosse revient sur la naissance de sa vocation d'écrivain. Il raconte comment la peur de prendre la parole en public a influencé sa manière d'écrire, se traduisant par des silences dans ses pièces de théâtre, et l'utilisation de la répétition dans sa prose.

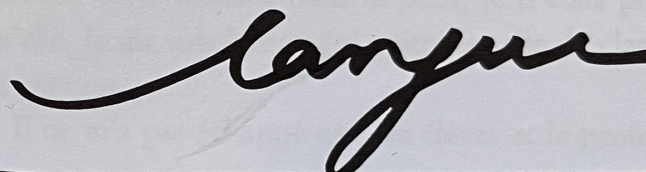
Puisant de nombreux exemples dans Septologie, l'écrivain nous livre un texte émouvant sur sa tentative de trouver les mots pour l'indicible : par l'écoute d'abord, puis en faisant entendre le silence.

JON FOSSE | UNE LANGUE SILENCIEUSE

JON FOSSE



Traduit du néo-norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud



une langue silencieuse

8 €

www.bourgoisediteur.fr



christian bourgeois éditeur

3

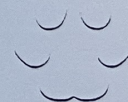
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 2023

 christian
bourgois
éditeur



christian bourgeois éditeur

3



Cette peur m'a poursuivi. Au bout d'un certain temps, j'ai eu suffisamment de courage pour demander aux enseignants de me dispenser de lecture à haute voix, puisqu'elle suscitait en moi une telle peur. Certains m'ont dit qu'ils ne m'avaient effectivement dispensé. D'autres ont pensé que je leur faisais une blague gadocong.

J'ai appris deux ou trois choses importantes au sujet des êtres humains grâce à cette expérience.

Et j'ai appris beaucoup d'autres choses aussi.

Oui, des choses qui, en fait, me permettaient aujourd'hui de lire à haute voix, debout devant une assemblée. Et ce, sans presque aucune peur.

Qu'est-ce que j'ai appris ?

C'est un peu comme si la peur m'avait soustrait le langage, comme si je devais pour ainsi dire me le réapproprier. Et comme si, pour y parvenir, je ne pouvais le faire en fonction de conditions dictées par d'autres, mais bien en fonction des miennes.

Je me suis mis à écrire mes propres textes, de petits poèmes, de petits récits.

Et j'ai découvert que l'écriture me procurait un sentiment de sécurité, qu'elle me donnait l'inverse de la peur.

J'avais trouvé en quelque sorte un endroit à l'intérieur de moi qui s'appartenait qu'à moi et, depuis

cet endroit, je pouvais écrire ce que s'appartenait qu'à moi.

Aujourd'hui, quelques cinquante ans plus tard, j'écris toujours – et j'écris toujours depuis cet endroit secret à l'intérieur de moi, un endroit dont je ne suis à dire vrai pas grand-chose, mais qu'il existe.

C'est arrivé brusquement, quand j'étais au collège. Mon professeur m'a demandé de lire à haute voix. Et, comme venue de nulle part, une peur soudaine m'a envahi et m'a complètement submergé. J'ai en quelque sorte disparu dans la peur, je n'étais plus qu'elle. Je me suis levé et j'ai quitté la salle de classe en courant.

Il ne m'a pas échappé que les élèves et le professeur me suivaient du regard en ouvrant de grands yeux tandis que je quittais la salle.

Par la suite, j'ai essayé de motiver mon comportement étrange en expliquant que je devais aller aux toilettes. À voir les visages de celles et ceux obligés de m'écouter, j'ai compris qu'ils ne me croyaient pas. Ils ont sans aucun doute préféré penser que j'étais devenu fou, oui, que j'étais en train de perdre la tête.

Cette peur m'a poursuivi. Au bout d'un certain temps, j'ai eu suffisamment de courage pour demander aux enseignants de me dispenser de lecture à haute voix, puisqu'elle suscitait en moi une telle peur ; certains m'ont cru et m'en ont effectivement dispensé, d'autres ont pensé que je leur faisais une blague quelconque.

J'ai appris deux ou trois choses importantes au sujet des êtres humains grâce à cette expérience.

Et j'ai appris beaucoup d'autres choses aussi.

Oui, des choses qui, en fait, me permettent aujourd'hui de lire à haute voix, debout devant une assemblée. Et ce, sans presque aucune peur.

Qu'est-ce que j'ai appris ?

C'est un peu comme si la peur m'avait soustrait le langage, comme si je devais pour ainsi dire me le réapproprier. Et comme si, pour y parvenir, je ne pouvais le faire en fonction de conditions dictées par d'autres, mais bien en fonction des miennes.

Je me suis mis à écrire mes propres textes, de petits poèmes, de petits récits.

Et j'ai découvert que l'écriture me procurait un sentiment de sécurité, qu'elle me donnait l'inverse de la peur.

J'avais trouvé en quelque sorte un endroit à l'intérieur de moi qui n'appartenait qu'à moi et, depuis

cet endroit, je pouvais écrire ce qui n'appartenait qu'à moi.

Aujourd'hui, quelque cinquante ans plus tard, j'écris toujours – et j'écris toujours depuis cet endroit secret à l'intérieur de moi, un endroit dont je ne sais à dire vrai pas grand-chose, sinon qu'il existe.

Le poète norvégien Olav H. Hauge a écrit un poème dans lequel il compare l'écriture à la construction de cabanes en feuilles dans la forêt quand on est enfant : on s'y glisse, on y allume des bougies et on éprouve alors un sentiment de sécurité lors des sombres soirées d'automne.

Je pense que cette image illustre bien la façon dont je vis l'écriture. Aujourd'hui – comme il y a cinquante ans.

Et j'ai appris d'autres choses encore. J'ai appris qu'il y a, du moins pour moi, une grande différence entre la langue parlée et la langue écrite, ou entre la langue parlée et la langue littéraire.

Souvent, la langue parlée est soit la transmission monologique d'un message selon lequel telle chose doit être comme ci ou comme ça, soit la transmission rhétorique d'un message prononcé avec persuasion ou avec conviction.

La langue littéraire n'est jamais de cet ordre – elle ne transmet pas, elle est davantage signification que communication, elle a sa propre essence.

En ce sens, la bonne écriture poétique et toutes sortes de prêches sont des antagonismes évidents, qu'il s'agisse de prêches religieux ou politiques, ou de quelque nature qu'ils soient.

Ma peur de la lecture à haute voix m'a fait pour ainsi dire entrer dans cette solitude qu'est la vie de l'être écrivain – et c'est là que je me suis maintenu depuis.

J'ai beaucoup écrit de prose et de théâtre.

Et la caractéristique du théâtre, c'est qu'il s'agit d'un discours écrit où d'une part le dialogue, la conversation, ou plutôt la tentative de conversation, et d'autre part le monologue, ce qui pourrait exister en tant que monologue, font toujours partie d'un univers poétique, font partie de quelque chose qui ne transmet pas mais qui a sa propre essence, qui est.

En ce qui concerne la prose, Mikhaïl Bakhtine a raison de dire que le mode d'expression, l'acte même de raconter une histoire, porte en lui deux voix.

Pour simplifier un peu : la voix de la personne qui a la parole, de la personne qui écrit, et la voix de la personne dont il est question dans la narration. Ces voix se fondent souvent l'une dans l'autre, de telle sorte qu'il est impossible de dire qui a la parole.

Elles deviennent tout bonnement une double voix littéraire – et bien sûr celle-ci fait aussi partie de l'univers poétique, de sa logique.

Chaque œuvre poétique que j'ai écrite incarne, pour ainsi dire, son propre univers fictif, son propre monde. Un monde qui est nouveau pour chaque pièce, pour chaque roman.

Mais même un bon poème, car j'ai aussi écrit beaucoup de poèmes, incarne également son propre univers – il se rapporte principalement à lui-même. Et la personne qui le lit peut entrer dans l'univers où se situe le poème – oui, il s'agit plus d'une sorte de communion que d'une communication.

D'ailleurs, cela s'applique sans doute à tout ce que j'ai écrit.

Une chose est sûre en tout cas, je n'ai jamais écrit pour m'exprimer, comme on dit, mais plutôt pour m'éloigner de moi-même.